

La voix royale du cri en velours

Rage et Velours de Clémence en flammes, maelström révolution, 2025, 36 pages.

Chroniqué par Iren Mihaylova



C'est un petit recueil en format magazine, avec un papier fin et délicat qui, au premier abord, laisse transparaître un message, une adresse bien précise à un destinataire bien identifié. Avec sa

couverture noire, pointée d'un cœur rouge écarlate *en flammes* au milieu, il crie d'être lu. Si l'apparence de ce recueil est imposante, son ensemble indicible et silencieux a retenu mon attention sans me lâcher à travers ce que j'ai perçu comme une tristesse retenue, une pudeur invisible, une noblesse infinie et une grâce. Ma lecture s'en est trouvée enrichie. J'ai découvert le caractère noble, profond et puissant de cette poésie qui se place entre l'oralité, le théâtre et ce que je considère être l'un des genres les plus exigeants et le moins pratiqué dans la littérature : le roman poétique, ou plus précisément le roman en vers.

Le recueil nous livre une histoire personnelle, multigénérationnelle, politique, historique avec une déchirante révolte, une authenticité et une certaine beauté. Elle porte une vérité indubitable sur l'inconscient collectif, au-delà d'une appartenance socio-culturelle. L'alliage de cette richesse et profondeur avec une forme qui oscille, s'habille, trame et marche sur les pas du roman en vers de Pushkin *Eugène Onéguin* (à certains moments), place et élève cette poésie « du quotidien » et « sur le quotidien » - registre littéraire complètement autre et complémentaire, fausse banalisation, voire vulgarisation, en contraste avec la puissance de la « narration » et la fluidité musicale qui « débanalisent », subliment ce « quotidien » qui au fond ne s'avère en rien banal car il exprime la souffrance et la misère humaine. Les références sociales et humaines affluent - tant de richesse contenue dans un petit pamphlet de poésie ! Il y a peut-être aussi la sensation d'un trop plein, celui d'un vécu à découvrir.

Le deuxième aspect qui me paraît incontournable ici est la densité de l'expérience et du sens raconté mais d'une façon très concise où justement la tension ne se perd pas. Le récit défile sous les yeux du spectateur, capable de visualiser des scènes, jusqu'aux décors des villes, sans y avoir mis les pieds, et de vivre les violences suggérées par elles tout en y étant révolté. C'est une poésie qui se vit au moment où on la lit et dont les résonances demeurent en nous longtemps après. J'y pointe surtout le lien avec l'intériorité de la poétesse qui à force d'incarner le fantasme "nommé" par elle-même, me semble-t-il, dans ce passage sublime du magazine *Vogue* qui provoque un désir de (s')incarner, si puissant et puisant, que la chose se matérialise sans se matérialiser ! Force ancestrale qui fait vivre et mouvoir le recueil du début à la fin et c'est bien ce qui sous-tend le monde de l'enfance, ainsi que le monde de la misère humaine quelle qu'elle soit - la seule façon de survivre au réel étant de s'inventer ailleurs, de s'y tenir et de s'identifier au désir. Dans cette configuration, le *Je* lyrique peut tomber d'innombrables fois, être ébranlé même, mais jamais cassé en morceaux. Telle est la puissance du jeu (je ?) dans lequel il s'est plongé - faire vivre le

profond mystère de ses ténèbres à la lumière d'un chant. Beauté et courage. Que la route de cette poésie soit éclairée par les projecteurs devant et derrière les coulisses en velours !¹



¹ *Illustrations : « Fleurs rouges », Jacques Cauda.*

Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Electrique. Chronique publiée en août-septembre 2025.